

JEAN-LOUIS BAUDRY, GRÉGOIRE BOUILLIER

De(ux) l'amour

Philippe Forest

Jean-Louis Baudry
Les Corps vulnérables
L'Atelier contemporain, 1 256 p., 30 euros

Grégoire Bouillier
Le Dossier M, Livres 1 et 2
Flammarion, 880 p., 24,50 euros
chacun des deux volumes

Deux livres aux proportions hors-norme et au projet un peu délirant, deux pavés plutôt excessifs dans la mare de la dernière rentrée littéraire. Ils reprennent au fameux *De l'amour*, autrefois signé par Stendhal, son sujet et démontrent en passant que, pour un romancier, il n'en est sans doute pas d'autre qui vaille vraiment.

■ On était sans nouvelle de ces deux auteurs depuis bien longtemps. Pour être honnête, on avait un peu cessé de penser à eux et de s'interroger sur les raisons de leur silence. Le phénomène s'observe assez souvent : de leur vivant, des écrivains disparaissent. Il arrive qu'ils aient pourtant une œuvre derrière eux et la réputation variable qui va avec. Mais ils ne répondent plus à l'appel routinier de l'actualité littéraire. On est alors tout étonné de voir revenir un jour en librairie un ouvrage portant leur nom en couverture. Et la surprise quelquefois est de taille. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il en va certainement ainsi dans le cas des deux romans de Jean-Louis Baudry et de Grégoire Bouillier qui ont paru lors de la récente rentrée littéraire.

De Baudry, décédé il y a deux ans, on se rappellera peut-être qu'il fut, dans les années 1960-70, avec Philippe Sollers et quelques autres, parmi lesquels Jean Ricardou, Jean Thibaudeau ou Pierre Rottenberg, l'un des pionniers et l'un des champions de l'« écriture textuelle » telle que celle-ci se développait

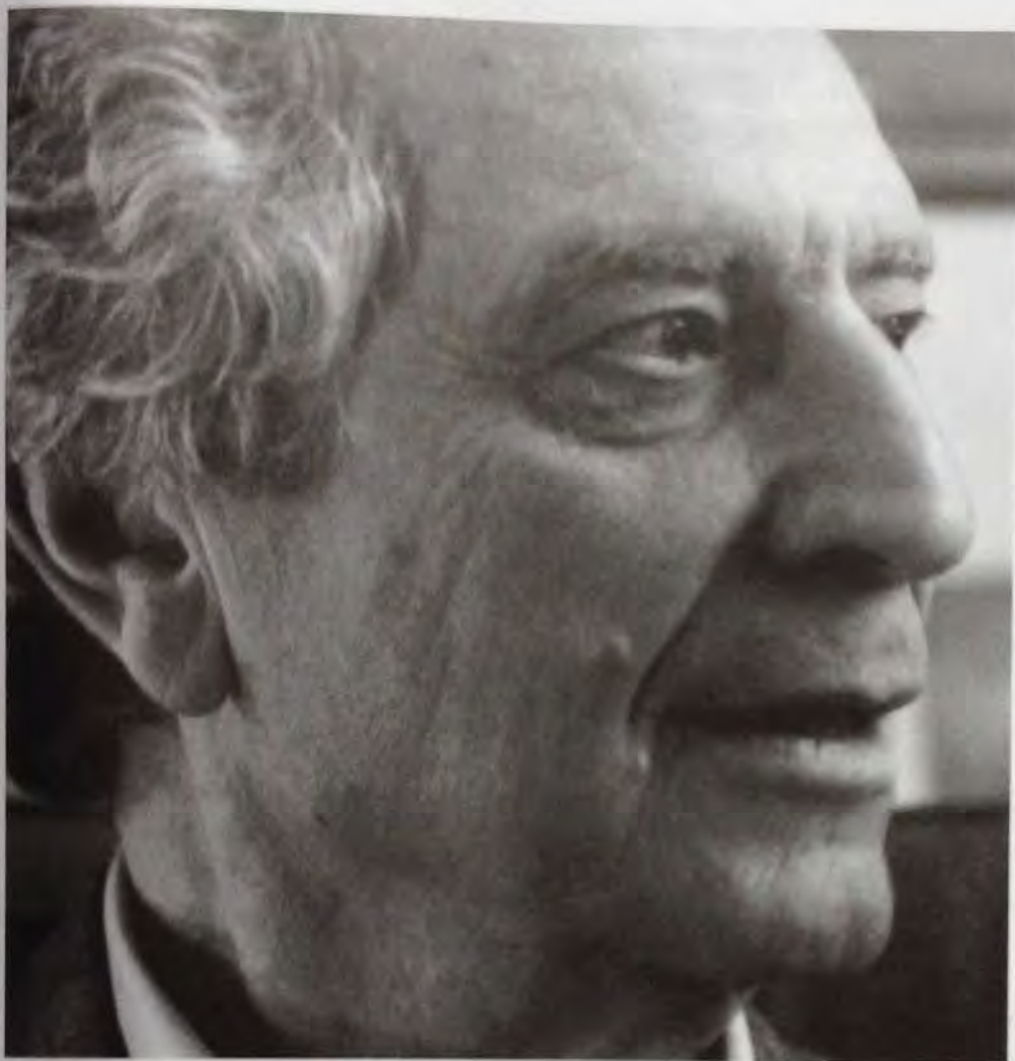
alors du côté de l'avant-garde, dans les parages du Nouveau Roman et au sein de la revue *Tel Quel*. Avec la discrétion et l'élégance qui le caractérisèrent toujours, qui lui firent honneur et lui portèrent certainement préjudice, Baudry s'était ensuite une première fois éclipsé sans bruit. Vingt ans après, faisant son retour, il avait signé trois romans relativement remarquables – *Personnages dans un rideau* (1991), *Clémence et l'hypothèse de la beauté* (1996), *À celle qui n'a pas de nom* (2000) – d'une facture plus conventionnelle mais dans lesquels on retrouvait quelque chose de l'auteur des *Images* (1963) et de *Personnes* (1967). Et puis : plus rien ou presque jusqu'à la parution posthume des *Corps vulnérables*, auquel la presse a jusqu'à présent réservé un accueil respectueux, élogieux mais un peu confidentiel au regard de l'importance de l'ouvrage.

De Bouillier, en revanche, le lecteur d'aujourd'hui – malgré sa mémoire courte – n'aura sans doute pas oublié – car ils ne passèrent pas inaperçus – les trois premiers livres – dont *Rapport sur moi* (2002) et *l'Invité mystère* (2004) – qui comptèrent au nombre des ouvrages les plus notables de la vague – alors déferlante – de l'autofiction. Le dernier date d'il y a dix ans. Autant dire : une éternité ! Et puis, dans son cas aussi, plus rien depuis, jusqu'à la parution du *Dossier M* – dont le premier tome a été publié en septembre 2017 et dont le second se trouve annoncé pour janvier 2018. De sorte que son auteur, à la différence de celui des *Corps vulnérables*, aura eu la possibilité d'observer les effets produits par son double *opus* sur une critique tantôt légitimement enthousiaste et tantôt étrangement révoltée devant l'énormité d'une entreprise dont il n'est guère surprenant que les jurys des grands prix de l'automne aient préféré l'ignorer, à l'exception symbolique, car non doté cette année, du prix Décembre.

DIX ANS ET DES MILLIONS DE SIGNES

Dix ans, c'est le temps approximatif qu'il fallut à Baudry et à Bouillier pour mener à bien le projet dans lequel ils s'étaient engagés. Dès lors, il n'y a plus lieu de s'étonner vraiment du résultat auquel les deux auteurs ont abouti et des proportions qu'il a prises. Dans le cas des *Corps vulnérables* : plus de 1 200 pages d'une typographie très serrée. Avec *le Dossier M* : deux livres de plus de 800 pages chacun avec, en prime et pour faire bonne mesure, toutes sortes de documents et d'annexes disponibles sur un site internet spécialement créé pour l'occasion. Au bout du compte : plusieurs millions de signes. De quoi dissuader certainement le lecteur s'il est pressé, mais de quoi susciter sa curiosité s'il est avide d'autre chose que les romans formatés qui font désormais l'essentiel de l'actualité littéraire ! La longueur des livres n'est pas seule en cause. On conçoit sans peine qu'il faille un certain poids de papier pour mener à leur terme les intrigues du *Comte de Montecristo*, des *Misérables* ou de *Guerre et Paix*. Ou même, pour prendre de moins prestigieux exemples, celles des grandes sagas sociétofamiliales que produit à la chaîne l'industrie planétaire du divertissement. Mais on imagine mal qu'il puisse en aller de même dans le cas de *la Princesse de Clèves*, d'*Adolphe* ou du *Diable au corps* dont les histoires qu'ils racontent, classiquement et selon la tradition où elles s'inscrivent, nous semblent exiger une brièveté accordée à leur contenu.

Or, chez Baudry et chez Bouillier, la sidération du lecteur tient d'abord à la disproportion qu'il constate entre la longueur du livre dans lequel il s'enfonce progressivement et la petitesse du thème dont a priori il traite. Pour prendre une comparaison un peu datée du côté d'une autre discipline : une scène de genre immensément agrandie pour acquérir les proportions que l'on réserve, en principe, à la peinture d'histoire et à ses nobles sujets. Par exemple :



Jean-Louis Baudry (Ph. DR).

une image galante à la Watteau ou à la Fragonard dotée de la taille d'un tableau épique à la David ou à la Géricault. En l'espèce : une minuscule histoire d'amour élargie au format d'un excessif roman-fleuve.

LA CLEF DES CHAMBRES INTERDITES

Certes, chacun d'entre nous est souvent mauvais juge des amours des autres qui lui paraissent toujours insignifiantes au regard des siennes. Lesquelles, nous en avons bien conscience, ne valent guère mieux pour ceux à qui elles sont étrangères. Mais ce n'est faire offense à personne, je pense, ni aux deux auteurs ni à leurs héroïnes, que de souligner à quel point sont ordinaires – hyperboliquement peu « romanesques » au sens traditionnel du terme – les aventures sentimentales dont on nous propose le récit. Dans le cas de Baudry, une liaison banale avec ses hauts et ses bas, ses séparations et ses retrouvailles, où le corps a un peu sa part mais où l'existence, plutôt mondaine et monotone, des deux amants semble surtout se passer en dîners dans les restaurants, en soirées au spectacle, en visites dans les musées et en excursions touristiques. En comparaison, le roman de Bouillier abonde en péripéties rocambolesques et en

notations érotiques : ce qui n'est pas le moindre des paradoxes puisque rien ne s'y passe – au sens sexuel de l'expression – entre le narrateur et la séduisante jeune femme sous le charme de laquelle il tombe. Dans l'un ou l'autre de ces livres, on en viendrait vite à se dire quand même que cela fait beaucoup de bruit (beaucoup de phrases) pour pas grand-chose !

D'où vient alors que l'on tourne, une à une, ces centaines de pages et que l'on arrive au bout des deux livres concernés sans s'être à peine aperçu de leur longueur ? À cela, il n'y a rien de mystérieux. Toute curiosité, dit Freud, est de nature sexuelle. Dans les livres, le lecteur cherche à découvrir comment un autre que lui se débrouille de cette affaire qui est aussi la sienne et dont, s'il est sincère, il lui faut reconnaître qu'en général il ne se tire ni mieux ni plus mal. Il a beau ne rien ignorer de ce qu'on lui apprend, il s'en vient vérifier avec une insatiable avidité dans la vie d'un autre ce qui vaut pour la sienne. « Le roman, écrivait Aragon, c'est la clef des chambres interdites de notre maison. » S'il n'a pas l'audace de pousser la porte, nul ne parvient jamais à résister très longtemps à la tentation de jeter un regard par le trou de la serrure.

Encore faut-il que, d'une manière ou d'une autre, le spectacle en vaille un peu la peine. Cela suppose que l'auteur se livre au lecteur. Leiris l'a magnifiquement expliqué dans sa préface à *l'Âge d'homme* : l'aveu sexuel est indispensable afin que l'écrivain se mette en danger et qu'il affronte, sur l'arène de la page blanche, l'ombre qu'y projette la corne du taureau. Le lecteur veut du vrai ! Et on ne saurait lui donner tort. Au lieu de l'insignifiante « exofiction » – conforme au goût du jour – dont il fait d'abord miroiter la promesse et qu'il pourrait sans peine refourguer au lecteur ravi en lui racontant une histoire déjà sue, semblable à celle dont Picasso et son ami Casagemas furent autrefois les protagonistes, l'auteur du *Dossier M* va droit au récit de sa propre vie. Tout comme celui des *Corps vulnérables* qui, avec ce nouveau livre, avec ce dernier livre, renonce aux artifices expérimentaux et aux facilités fictionnelles auxquels il avait eu recours dans tous ses précédents romans.

POSSESSION ET DÉPOSSESSION

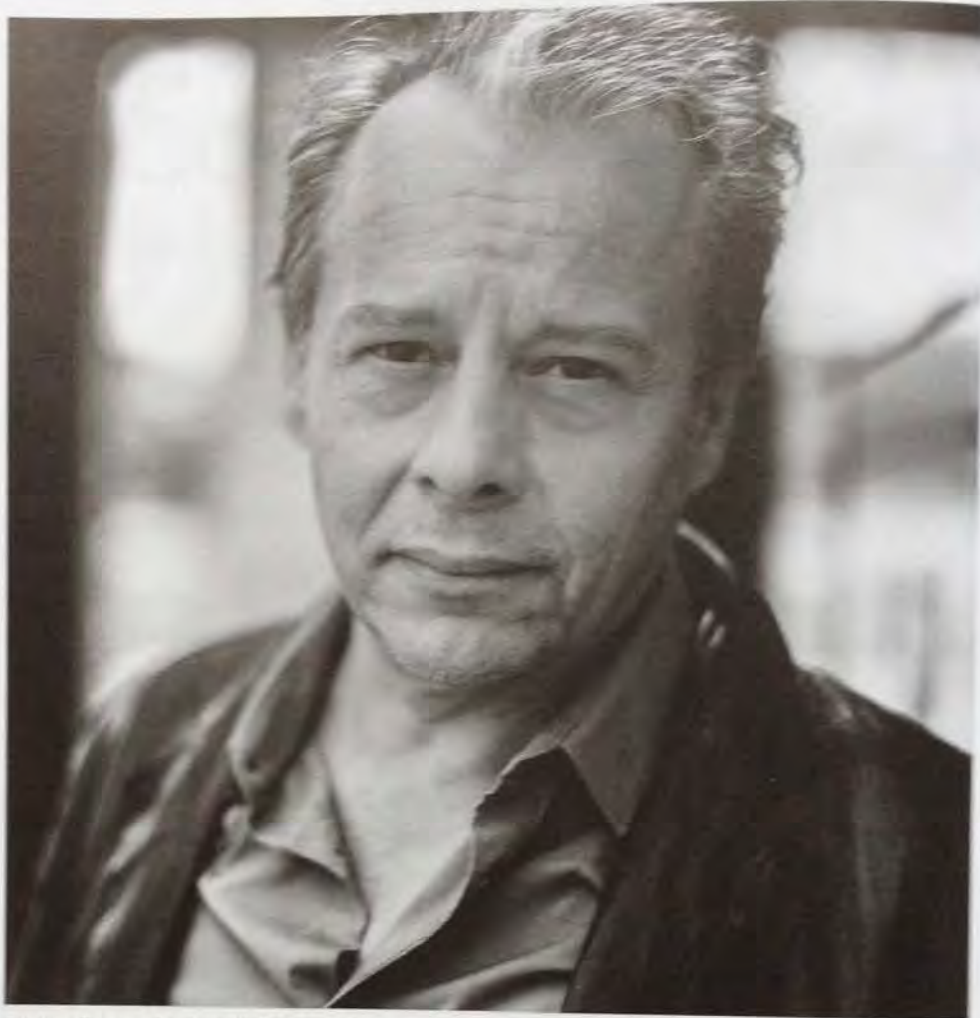
Mais, aussi fidèle qu'il soit à l'existence de celui qui l'écrit, aussi calqué qu'il paraisse sur le contingent et le quotidien de sa vie, il faut un ressort au roman – même lorsque ce dernier ne se donne pas pour tel et ne revendique pas son appartenance au genre dont il relève pourtant. Un récit exige une intrigue – celle qu'il emploie aurait-elle déjà servi mille fois. Peut-être, à cet égard, n'y a-t-il pas de genre plus codé que celui du roman d'amour : on se rencontre, on s'aime, on se quitte – fût-ce pour se retrouver enfin. La loi vaut dans la vie comme elle vaut pour les livres. La possession amoureuse – dont Proust dit si justement qu'on n'y possède jamais rien – ne se conçoit pas sans l'épreuve ou sans la perspective de la perte. Et la perte elle-même est encore une expérience de la possession – au sens où l'on n'est jamais autant possédé par qui l'on aime que lorsque l'on se retrouve abandonné de lui.

Les Corps vulnérables et *le Dossier M* ne font pas exception à la règle. On peut même dire qu'ils l'illustrent exemplairement en racontant une histoire qui nous parle en même temps de possession et de dépossession amoureuses. Le désir suppose déjà le deuil – qu'il pressent, qu'il redoute, qu'il anticipe. Dans le deuil, il lui survit, exacerbé parfois par la peine. Aussi véridique que soit le récit qu'il nous propose, quelle que soit la forme qu'il emprunte, chacun de ces deux livres est pleinement un roman dans la mesure où le temps vécu s'y reconfigure en raison d'une intrigue à travers laquelle se recompose dans la mémoire d'un homme la passion malheureuse ou tragique qui l'a uni à une femme disparue selon un schéma qui est celui-là même dont use depuis toujours la grande littérature amoureuse – à laquelle, évoquant Proust, citant Flaubert, les deux auteurs ne manquent pas de se référer souvent.

La mort soudaine et imprévisible de la femme qu'il aime suscite chez le narrateur des *Corps vulnérables* le projet – qu'il sait insensé – de relater, au jour le jour, en s'astreignant à en reconstituer le fil, l'histoire de leur liaison. Cette mort se trouve ainsi placée au principe d'un récit dont elle constitue également le terme. Mais, l'événement est tel qu'il bouleverse la chronologie du livre : présent partout en lui, il le casse littéralement en deux lorsque l'auteur décide, plutôt que d'en réserver le récit pour les dernières pages, de situer celui-ci au beau milieu de son roman. *Le Dossier M* commence par une scène assez étonnante où, donnant le ton au livre tout entier, le comique le dispute au tragique : le narrateur manque de se tuer accidentellement en accomplissant, pour s'en faire une idée, les gestes par lesquels le mari de l'une de ses maîtresses s'est suicidé, se pendant de désespoir après avoir découvert l'infidélité de son épouse. Comme la vie, le roman mêle le drame au vaudeville, passe de l'un à l'autre, donne à l'un les allures de l'autre. Et le premier tome s'achève avec un événement qui, comme dans *les Corps vulnérables*, brise le livre en deux : alors que les deux amants pourraient enfin être réunis, un incident insignifiant (en l'occurrence, un SMS reçu trop tard) les sépare à jamais et précipite le héros dans un désarroi amoureux dont il lui faudra dix ans pour sortir – les dix ans que lui prendra l'écriture de son livre.

ACHILLE ET LA TORTUE

Dans *les Corps vulnérables*, une fatalité immédiate pèse sur l'amour, que la mort vient vérifier plus tard et qui gouverne le récit inépuisable en lequel se transforme et s'étend la vie. Notant quel sentiment de désolation accompagne étrangement la passion naissante, Baudry écrit : « Un oracle était rendu dont le sens ne me serait délivré qu'après dix années. Que ma vie se transformât en destin, j'en eus autrement conscience le jour de sa mort.



Grégoire Boullier (Ph. Astrid di Crollanza/Fiammanoni).

lorsque l'idée me vint que tout ce que j'avais écrit n'avait constitué qu'une préparation persévérante et obstinée à l'histoire de notre vie et de notre amour dont il m'était désormais prescrit de composer la chronique. Au moment où elle allait disparaître à mes yeux, j'apprenais que je ne la quitterais plus. » Dans le livre de Baudry, l'apparente simplicité du propos recouvre en fait la façon très complexe selon laquelle le texte y traite le temps. D'après un modèle qui n'est pas sans évoquer celui dont usait Michel Butor dans *l'Emploi du temps*, le livre se présente comme un journal – mais c'est un journal tenu après coup, alors que dix ans se sont écoulés, à partir des notes prises à l'époque par l'homme qui, se rappelant ce qui fut, leur confère la forme nouvelle dont les dote son livre. La chronique se trouve ainsi constituée de plusieurs strates que le roman superpose tout en laissant voir quelle forme feuilletée elles donnent à la durée. Le présent court après le passé sans espoir de le rattraper, il le considère, le restitue autant qu'il le réinvente, revient vers lui autant qu'il s'en détache. L'auteur se regarde vivre, se souvenir, écrire. Il mesure à quel labeur indispensable et pourtant déraisonnable il a voué ses jours.

Écrire ce qui a été lui prend autant de temps que de l'avoir vécu. Le récit s'étire à un point tel qu'il pourrait ne jamais en finir. D'où sa longueur qui vise à suspendre le temps et à différer perpétuellement l'instant où sera posé le point final. Chaque moment se démultiplie sous l'effet de la conscience qui le détaille et qui le fixe. Achille ne rejoindra jamais la tortue qu'il poursuit. Comme le note Baudry : « Sous le regard de la mémoire, les promeneurs que nous avons été sont des mobiles arrêtés. » En un sens, il ne s'agit plus de roman ni même, peut-être, de littérature. L'enjeu est autre. Cela veut dire aussi qu'on touche du coup à ce que la littérature, le roman, devrait essentiellement, exclusivement viser : « L'idée d'une écriture sans œuvre ou l'idée d'une expérience intérieure poursuivie par les seuls moyens de l'écriture. »

On pense à Proust forcément. Chaque page, chaque phrase des *Corps vulnérables* semble avoir été écrite sous sa dictée. La remarque qui précède pourrait, bien entendu, avoir valeur de critique ou, du moins, de réserve. Mais il n'est pas donné à n'importe quel écrivain de produire un texte dont le style superbe et la perspicacité psychologique ne dépasseraient pas auprès de tel ou tel des passages les plus

célebres d'À la recherche du temps perdu. Baudry y parvient – parfois magnifiquement. Il emprunte à l'auteur de la *Prigrianière* le ton, les thèmes et la forme de son propos, passant du récit à l'analyse, tirant des lois générales de la moindre des anecdotes qu'il relate, poursuivant jusque dans le domaine des morts le souvenir de la femme qu'il a aimée et dont il réalise qu'il ignore tout. L'écrivain se fait ainsi l'archéologue d'un temps perdu dont, à la différence de son modèle, il n'est pas même certain qu'il ait l'espoir que l'écriture puisse jamais le lui rendre vraiment.

UN HÉROS DE NOTRE TEMPS

Tout rapproche Boullier de Baudry. Et tout les oppose aussi. C'est affaire de style : c'est-à-dire de forme et de vision, de tempérament et aussi de génération. Le problème existentiel et esthétique auquel les deux écrivains se trouvent confrontés est de même nature. Il consiste à faire revivre au présent une histoire qui appartient au passé tout en remplissant le vide auquel l'absence les condamne. « Comment, demande l'auteur du *Dossier M*, faire sentir l'épaisseur du temps lorsqu'il s'écoule au compte-gouttes ? Comment raconter la vie lorsqu'elle s'éternise dans sa propre vacuité ? »

La formidable réussite du livre de Boullier tient à la générosité et à l'exubérance avec lesquelles l'écrivain parvient à tirer du vide de sa vie un récit qui regorge d'intelligence, de drôlerie et qui puise en lui-même des ressources sans cesse renouvelées d'énergie. Aux antipodes de la langue tenue et classique dont use Baudry, mais d'une manière qui n'est pas moins remarquable, l'écriture fuse et prend la forme du parler avec ses facilités, ses trouvailles et sa faculté d'interpeller le lecteur, lui donnant ainsi l'illusion que l'auteur entretient avec lui un long et divertissant dialogue. Le *Dossier M* est, en réalité, davantage qu'un roman d'amour. La minuscule et assez pitoyable anecdote sentimentale qui en constitue le sujet apparent ouvre une sorte de vide à l'intérieur duquel tout vient prendre place à son tour. Dans le tableau que Boullier peint et qu'évoquent les dernières pages de son roman, tout se trouve et tout se tient. D'abord, bien sûr, le récit de son aventure amoureuse mais aussi celui de sa vie, avant et après, à laquelle se mêlent toutes sortes de confidences et de considérations qui composent, progressivement, comme un grand panorama un peu désabusé et formidablement pertinent de notre présent.

À un moment, Boullier évoque les différents titres qu'il aurait pu donner à son ouvrage. *Un héros de notre temps* aurait bien convenu et de son livre, on pourrait dire ce que Lermontov affirmait du sien : il s'agit d'« un portrait, mais pas celui d'un seul homme : c'est un portrait composé des vices de toute une génération, dans leur plein épanouissement ». « Des

vices et des vertus », faudrait-il corriger cependant. Dans un passé récent, des livres comme les *Particules élémentaires* ou *Vernon Subutex* ont rencontré un compréhensible succès parce qu'ils renouaient au roman cette ambition à laquelle il a trop souvent renoncé et qui lui permet d'exprimer, sous forme de fiction, l'histoire de notre époque. Mais mieux que Michel Houellebecq ou Virginie Despentes, dont la manière consistait en une sorte d'habile néo-naturalisme remis au goût du jour, Boullier parvient à ce résultat car il le fait dans une forme extraordinairement inventive et dans un esprit avec lequel on peut se trouver davantage en sympathie.

« Il s'en passe de drôles et de moins drôles dans le monde tandis que je raconte mon histoire de M, note Boullier. La vie continue sui se lancée, sans souci de moi. » Spectateur désœuvré, un homme pose son regard sur la réalité. Il approche la cinquantaine et a donc largement dépassé ce que Dante nommait « le milieu du chemin de la vie ». Mais, comme le poète italien, semblablement veuf de celle qu'il aimait, il a perdu sa route et se retrouve au beau milieu d'une forêt obscure qui prend les apparences exactes de notre présent. Jamais, peut-être, on n'a mieux dit le formidable changement d'époque auquel, sans en avoir conscience, ont assisté les hommes de notre âge lorsque, vers les années 1980, un nouveau monde est né, avec ses nouvelles valeurs qui rendaient soudainement caduques toutes celles qui avaient antérieurement cours : de nouveaux héros (le JR de *Dallas* succédant à Zorro), l'impératif du paraître, de la notoriété médiatique et de la réussite financière s'imposant partout (depuis les terrains de sport jusque dans les chambres à coucher), l'accomplissement d'un modèle (la consommation, le spectacle) auquel plus personne ne trouve rien à redire et dont les préceptes se diffusent, en flux continu, dans les séries télévisées, les messages publicitaires, sur les réseaux sociaux et sur les sites Internet, l'extraordinaire brutalité de l'« univers impitoyable » dont nous sommes devenus malgré nous les citoyens – ou plutôt, les sujets – et qui se décline sous la forme de la violence quotidienne ou du meurtre en série.

L'air de rien, Boullier raconte tout cela. Et bien d'autres choses encore dont son héros se trouve le témoin : le procès permanent que la société intente à chacun, la guerre des sexes, toutes les stratégies d'abrutissement volontaires auxquelles on peut avoir recours quand plus rien d'autre ne reste (de la frénésie masturbatoire jusqu'au jeu en ligne) et lorsque la volonté de perdre, de se perdre, gouverne l'existence. Son héros a les allures d'un personnage du vieux cinéma burlesque : il affronte avec un visage impavide, lunaire, grave et cependant souriant, l'hostilité unanime dont il est l'objet et survit, imperturbable, aux catastrophes, minuscules ou majuscules, qui

font son ordinaire. Et comme son roman, semblable au poème de Dante, relève de la comédie – tout y finit aussi bien que possible –, il trouve enfin son salut lorsqu'il apprend – paradoxalement de Picasso – ce qu'il en est de la « liberté d'échouer » : « Elle disait que l'échec était finalement une option. Autrement plus palpitante et audacieuse que la satisfaction de réussir. »

Tout va recommencer et c'est pourquoi le livre peut s'achever. Et le plus admirable dans l'affaire est peut-être la manière avec laquelle l'auteur parvient à renouer dans les dernières pages de son ouvrage tous les fils qu'il avait tirés – semblait-il au hasard – de manière à faire apparaître la tapisserie qu'ils formaient depuis le début et l'image très cohérente qu'ils composaient. « Ce n'est que maintenant, note Boullier à la page 562 de son deuxième volume, que je découvre (avec stupeur et émerveillement) à quel point tout procède depuis le début d'une logique à la fois duelle et imparable. » Tout est signé dès lors que l'on écrit sa vie. Et la littérature recompose enfin le désordre du monde – fût-ce pour nous confronter à une représentation aussi chaotique que la réalité qu'elle réfléchit.

IL FAUT TOUT DIRE

Afin de dire le temps, afin de montrer le monde, une blessure, cependant, est nécessaire. Elle vient, dans un livre comme dans l'autre, j'y reviens pour conclure, de l'épreuve d'avoir aimé. Dans la lettre qu'il adresse à la femme qu'il aime, le narrateur de Grégoire Boullier avoue en des termes qui évoquent inmanquablement le titre que Jean-Louis Baudry a donné à son livre : « Vous m'avez rendu vulnérable. Atrociement vulnérable. Comme jamais je n'imaginais pouvoir l'être. Jamais je ne le fus à ce point avant vous. Nous sommes si peu accoutumés à aimer que lorsque cela nous arrive, nous devenons ridicules. Nous sommes terrorisés. Nous perdons l'équilibre. » Et, un peu plus loin, il entreprend de se justifier : « Je sais que, dans ce monde, aimer passe pour une névrose, une folie, une faiblesse, un sale délire... ; mais je sais, moi, qu'il ne s'agissait pas de cela... Nous ne pouvons rien formuler, ni critères ni profils, avant que le miracle ne nous révèle justement de quelle étoffe il est tissé et dont nous prenons connaissance seulement lorsqu'il se produit. » On croirait entendre en écho le héros des *Corps vulnérables* lorsqu'il déclare : « J'aime cette femme. Je dois donc accepter l'épreuve de l'amour, ne pas m'y dérober. » Mais, comme le souligne Boullier : « Quand on a dit ça, on n'a rien dit. Ou alors, il faut tout dire. » Tout dire, à leurs manières si différentes, Baudry et lui s'y emploient. Avec ce courage un peu dérisoire et en même temps admirable qui est la seule qualité que l'on doive exiger, au fond, d'un écrivain et qui donne parfois son prix unique à un livre. ■